



Institut **CONFUCIUS**

Concours de traduction littéraire 2019

2^{ème} édition : la micro-nouvelle



MO Yan
莫言



CHEN Lijiao
陈力娇



QIN Delong
秦德龙



DUO La
朵拉



LING Dingnian
凌鼎年

Institut Confucius
Concours de traduction littéraire
2^{ème} édition (2019) : les micro-nouvelles

Lauréats :

Micro-nouvelle "爬梯子" :

Delphine Goldschmidt-Clermont

Micro-nouvelle "马语" :

Fiona Fodderie, Li Chanjuan, Simon Huysmans

Micro-nouvelle "那日有雾" :

Nan Yang, Simon Bhatt

Micro-nouvelle "茶垢" :

Thibault Maillard

Micro-nouvelle "宅男" :

Joël Brulé

Présentation du jury



Grâce Poizat-Xie 谢红华 est chargée de cours au Département des études est-asiatiques et vice-directrice de l'Institut Confucius de l'Université de Genève.

Ses domaines de recherche concernent la linguistique chinoise, la didactique du chinois langue étrangère et la traduction de la littérature chinoise contemporaine. Elle a publié une trentaine d'articles et une dizaine de livres.



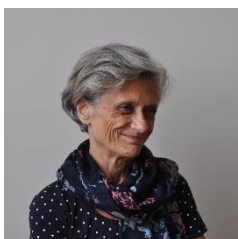
Jérôme Bouchaud est le fondateur des éditions Jentayu (<http://www.editions-jentayu.fr>), dédiées à la promotion des diverses littératures d'Asie.

Il est aussi l'auteur et le traducteur de quelques livres sur la Malaisie, où il réside, et il anime le site littéraire Lettres de Malaisie. <https://lettresdemalaisie.com>



Marie Laureillard est maître de conférences en langue et civilisation chinoises à l'université Lumière-Lyon 2, membre de l'Institut d'Asie orientale de Lyon et de l'équipe de recherches interuniversitaire Langarts, et vice-présidente du Centre d'étude de l'écriture et de l'image.

Elle mène des recherches sur l'histoire culturelle de la Chine des XXe et XXIe siècles : esthétique, art, littérature, bande dessinée, sémiotique du texte et de l'image. Elle est l'auteur ou la traductrice de nombreux ouvrages, et dirige une collection de poésie taïwanaise aux éditions Circé.



Brigitte Duzan est écrivain, chercheur indépendant et traductrice du chinois, fondatrice et animatrice de deux sites web de référence : Chinese Movies (chinesemovies.com.fr) sur le cinéma chinois et Chinese Short Stories (chinese-shortstories.com/) sur la littérature chinoise moderne et contemporaine. Sa plus récente création est le Club de lecture du Centre culturel de Chine à Paris. Ses principaux axes de recherche actuels sont les nouvelles chinoises contemporaines et leurs auteurs, les adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires chinoises, et la littérature féminine chinoise.

Texte 1

秦德龙

QIN Delong



Né en 1955 à Tianjin, **QIN Delong** 秦德龙 est un auteur chinois de micro-fiction (微型小说), membre de l'Association des écrivains chinois et de l'Association des écrivains de Zhengzhou (郑州市作家协会), capitale du Henan.

Il a fait des études d'électricité, puis, pendant la Révolution culturelle, a été envoyé à la campagne et a travaillé comme ouvrier. Aujourd'hui, il poursuit ses activités professionnelles bien qu'étant membre de l'Association des écrivains : il est ingénieur et travaille dans la filiale des mines d'aluminium Zhangqinggang (张青岗矿) du groupe Chinalco. Il fait donc aussi partie de l'Association des écrivains des mines de Chine ce qui lui donne un profil atypique d'écrivain.

Il est aujourd'hui connu pour ses mini-nouvelles écrites dans un style réaliste. Il en a publié plusieurs recueils - « La pleine lune dans l'eau » (《水中望月》), « Le Cap de Bonne Espérance » (《好望角》), « Le beau garçon » (《英俊少年》), « Le mur couvert de fleurs » (《墙头爬满花》) - ainsi que des recueils d'essais et de reportages.

天津蓟县人。中共党员。1974 年赴河南沈丘县插队。1976 年在郑州铝厂参加工作。现为中国铝业股份有限公司张青岗矿办公室主任，高级政工师。1986 年毕业于河南电大企管专业，1995 年毕业于中央党校（函授）经济管理专业。河南省文联第五届委员会委员，郑州市作协常务理事。1980 年开始发表作品。2002 年加入中国作家协会。著有短篇小说集《水中望月》、《好望角》、《墙头爬满花》、《英俊少年》、《太阳会跑》、《领导随意》、《谁是真英雄》，散文集《乘坐尾车》，报告文学集《小卒过河》，共出版文学作品集九部。作品被多家报刊选载，入选多种文集。曾获中国微型小说学会年度评选一、二等奖。名列中国作协创研部评选的中国当代小小说风云人物榜·小小说星座。2006 年度中国小说排行榜上榜作家。

爬梯子

秦德龙

他又梦见自己爬梯子了。

梯子吊在半空中，上边是天，下边是地，左边是云，右边是风。他在梯子上爬着，艰难地爬着，一不小心，就可能掉下去。掉下去，肯定是粉身碎骨。这样的梦境，总是让他心惊肉跳，胸口里如揣了一只疯狗。

他经常梦见自己爬梯子，每次从梦中醒来，都是大汗淋漓。在官场上混，谁不想爬到金字塔上去？有梯子要上，没有梯子，创造梯子也要上。他知道，往梯子上挤的人很多，只有把别人挤下去，才有可能让自己爬上去。因此，他左踹一脚，右踹一腿，干掉了一个又一个逞能的家伙。但他心里总是不净，总是梦见自己爬梯子。这让他非常痛苦，他就在心里琢磨：又该修理谁了？

说实话，他没少修理人。那种铜头钢脸铁脖子的货，一看就是杠头，对这号货，有一个灭一个。而对另一种闷不唧的蔫货，真恨不得揭开脑瓜盖儿，咕咚咕咚喝了他！最倒胃口的，是那种半男半女的阴阳货，只要掐一把，除了冒酸水还是冒酸水。在他看来，隔三差五，就要把这些货捞出来，修理一顿，不然的话，他们就可能在暗地里锯他的梯子，哪怕是拉个小口子，也会让他一落千丈。

有时，他也在想，算了吧，自己能耐再大，也未必能干到联合国。后来又一想，这个思想要不得，真是要不得。你不去联合国，有人去联合国。去联合国的梯子很高很长，你不爬，有人爬，等别人一步一个台阶爬上去了，你不就成了跟屁虫了吗？

一想到跟屁虫，他的脸色就绿了。他不想拾别人的屁吃，只想让别人拾他的屁吃。路只有一条，那就是往上爬。他也知道，往上爬，飘忽不定，是要冒风险的。因此，他每次看见消防战士爬云梯，看见民工爬高楼刷墙面，他都要头晕，都要惊出一身冷汗。

是的，每次梦见爬梯子，就说明又有坎坷了。可是，他又希望梦里有梯子。只要梦里有梯子，就表明自己仍然有高升的可能。坎坷算什么？只要有梯子可爬，吃些苦头也是在所难免的嘛。

记得有一次，他在梦里爬梯子，爬来爬去，爬到了江边儿。他也不明白，明明是向上爬的，怎么会爬到了江边儿？真是荒诞！荒诞的还在后面。江边儿有人在做“升棺”表演，也就是把棺木从船上吊到空中，而后，再拉入峭壁上的洞穴里。这也叫“悬棺”表演，是千古奇绝。就在他爬着梯子，兴致勃勃地观赏“升棺”表演时，意想不到的事情发生了。棺木在上升的过程中，突然断了绳索！棺木从半空中掉了下来，砸到了水里。一具死尸从棺木里飞了出来，落到了水里，被鱼儿分食。他爬过去看那死尸，死尸的脸，居然是他的脸！他当时就吓醒了。不错，前些年，去南方旅游，的确是看过“升棺”表演的，可当时棺木并没有从空中掉下来呀！梦见棺木掉下来了，而且，死尸是他的脸，可把他吓得不轻。他从床上爬起来，提上裤子，就去银行提款了。该烧香的烧香，该拜佛的拜佛，见庙就磕头，心里才渐渐平静下来。

他就是这样落下来毛病的。他常常对着冷月叹息：当官真危险啊！当官，是最有风险的职业！当然，这样的感叹，也只是说给自己听的，是不能对外人说的，说了人家也不信，人家反而会骂他作秀，骂他腐败！

让他想不到的是，他正在梯子上爬着，日复一日地爬着，饶有兴趣地爬着，却忽然间“软着陆”了。上边下来了“一刀切”的政策，他这个年龄线的人，像割韭菜一样，全被割下来了。天下没有不散的宴席，谁不想多坐一小会儿呢！他心里真不平衡啊，可又有什么法子呢？！

从梯子上下来后，虽然意犹未尽，他还是把自己混同于普通老百姓了。其实，他和普通老百姓是不一样的，他还吃着一份俸禄呢，衣食无忧。他每天上街闲转，看见一片树叶落了，也会发出一声冷笑。这天，转来转去，他转到了一家装饰公司的门前。有几个工人正在忙着。让他眼前一亮的是，他看见了一架梯子！

他简直高兴死了，弯下身去，爬开了梯子。

几个工人都笑他：“这个人，神经了，梯子在地上躺着呢，爬什么爬？”

他听见了工人們的談笑。于是，直起了身子，愣愣地看着躺在地上的梯子。

他在心里狠狠地骂：“妈的，梯子本来就是地上躺着的，我却爬了几十年！这几十年，我一直在地上爬着！”

Gravir les échelons

Il a encore rêvé qu'il grimpait sur une échelle.

L'échelle était suspendue au milieu du vide, entre ciel et terre, entre vent et nuages. Il gravissait les échelons péniblement, la moindre inattention pouvait entraîner sa chute. Une chute qui, à coup sûr, briserait son corps en mille morceaux. Ce genre de rêve le faisait toujours frémir d'épouvante, comme si un chien enragé était enfermé dans sa poitrine.

Il rêvait souvent qu'il grimpait sur une échelle. Chaque fois, il se réveillait ruisselant de sueur.

Dans les milieux de pouvoir, qui n'espère pas atteindre le sommet de la pyramide? Si une échelle se présentait il fallait y grimper, et s'il n'y en avait pas, il fallait s'en fabriquer une pour grimper tout de même. Il savait qu'ils étaient nombreux à se bousculer et qu'il n'y avait qu'en poussant les autres en bas qu'on pouvait espérer s'élever. C'est pourquoi, d'un coup de pied à gauche ou d'une talonnade à droite, il se débarrassait l'un après l'autre de tous ceux qui fanfaronnaient un peu trop. Mais au fond de lui-même il n'était toujours pas rassuré, puisqu'il rêvait encore qu'il grimpait à l'échelle. C'était une grande souffrance, qui le taraudait: à qui donc devait-il régler son compte cette fois-ci ?

A vrai dire, il avait déjà réglé son compte à pas mal de monde. Le genre tête de cuivre, visage d'acier, nuque de fer, à l'air bagarreur, ce genre de gaillards, à peine il les voyait il les détruisait. Quant aux types muets comme des carpes, qui ne donnaient jamais leur avis sur rien... si seulement il avait pu leur ouvrir le sommet du crâne et les boire, les boire goulûment ! Ceux qui l'écœuraient le plus, c'étaient ces lavettes, mi-hommes mi-femmes, leur donner une simple pichenette lui donnait déjà envie de vomir. Il jugeait nécessaire de pêcher ces types de temps à autre pour leur donner une bonne leçon, sinon qui sait s'ils ne viendraient pas secrètement scier son échelle... une simple petite encoche pouvait le faire dégringoler de mille pieds.

Parfois aussi, il se disait: à quoi bon? Quoi qu'il soit prêt à endurer, il ne parviendrait peut-être pas jusqu'aux Nations Unies. Et puis en y réfléchissant à nouveau, cette pensée lui paraissait intolérable, vraiment intolérable. Si ce n'est pas toi qui y va, aux Nations Unies, quelqu'un d'autre le fera. L'échelle qui mène aux Nations Unies est longue et haute, si un autre y grimpe à ta place, échelon après échelon, ne te transformeras-tu pas en minable lèche-bottes ?

La simple pensée d'être un lèche-botte lui donnait un teint verdâtre. Il ne voulait pas lécher les bottes des autres, il voulait que les autres lèchent ses bottes. Il n'y avait qu'une seule voie, c'était de grimper. Il savait bien que cette ascension était instable, vertigineuse, il fallait prendre des risques. C'est pourquoi à chaque fois qu'il voyait des pompiers grimper sur leur grande échelle, ou des travailleurs migrants escalader un immeuble pour badigeonner une façade, la tête lui tournait et il en avait des sueurs froides.

A chaque fois qu'il rêvait d'échelles, cela signifiait que des obstacles étaient à venir. Et pourtant, il souhaitait rêver d'échelles. S'il rêvait d'une échelle, cela signifiait qu'il avait encore la possibilité de s'élever. Qu'importent les difficultés ! S'il y a une échelle à escalader, il est bien normal de devoir en baver un peu.

Il se rappelait d'un rêve dans lequel il avait tant et si bien grimpé à l'échelle qu'il était arrivé au bord d'un fleuve. Il ne comprenait pas comment, en grimpant à la verticale, il avait bien pu arriver au bord d'un fleuve... Totalement absurde ! Mais le plus absurde était à venir. Au bord du fleuve se déroulait une cérémonie de « lever de cercueil¹ » : le cercueil qui reposait dans un bateau était d'abord suspendu dans le vide, puis on le faisait entrer dans une des grottes de la falaise. On appelle aussi cela un spectacle de « cercueil suspendu », c'est une merveille ancestrale. Alors qu'il grimpait sur son échelle, admirant avec intérêt le spectacle du « lever de cercueil », un événement inattendu se produisit. Le cercueil était en pleine ascension, quand soudain la corde qui le retenait se rompit ! Le cercueil tomba dans le vide et se fracassa dans l'eau. Du cercueil jaillit un cadavre, qui tomba dans le fleuve et se fit dévorer par les poissons. Il s'approcha pour voir le corps, et voilà que le mort avait son propre visage ! Il en eut si peur qu'il se réveilla. Il est vrai que quelques années auparavant, lors d'un voyage dans le Sud, il avait assisté à un « lever de cercueil », mais le cercueil n'était pas tombé dans le vide ! Dans son rêve, non seulement le cercueil était tombé, mais en plus le cadavre avait ses traits, voilà qui l'effraya profondément. Il se leva, enfila son pantalon et alla directement retirer de l'argent à la banque. Il brûla de l'encens et pria le Bouddha autant qu'il pût, se prosterna dans tous les temples qu'il aperçut, jusqu'à retrouver peu à peu son calme.

C'est ainsi que lui était venue cette obsession. Il soupirait souvent face à la froideur de la lune : être haut responsable, quel danger ! Être cadre, c'est le plus dangereux des métiers ! Bien sûr, il gardait ces lamentations pour lui-même, il ne fallait en parler à personne. Non seulement les gens ne l'auraient pas cru, mais ils l'auraient même accusé de faire son show ou l'auraient traité de corrompu !

Jamais il n'aurait imaginé qu'alors qu'il grimpait sur son échelle, jour après jour, captivé, il subirait soudain un « atterrissage en douceur ». D'en haut tomba la directive de « l'unique solution pour tous », et tous ceux de son âge furent fauchés en même temps, sans se préoccuper de savoir s'ils étaient déjà desséchés ou encore verts. Tous les banquets ont une fin en ce bas monde, mais qui ne voudrait pas rester attablé encore un moment ? Il avait beau en être complètement chamboulé, que pouvait-il bien y faire ?

Une fois descendu de son échelle, bien que l'envie de continuer à grimper ne lui manque pas, il n'eut plus qu'à se mêler aux gens du commun. En réalité, il n'était pas comme le commun du peuple puisqu'il recevait encore son salaire de fonctionnaire et n'avait aucun souci matériel. Il flânait chaque jour dans les rues, et chaque fois qu'il voyait une feuille tomber d'un arbre, il partait d'un rire amer. Ce jour-là, en se promenant sans but, il se retrouva devant la devanture d'une entreprise de petits travaux du bâtiment. Quelques ouvriers s'y affairaient. Son regard s'éclaira quand il aperçut une échelle !

Cela le mit dans une telle joie qu'il se pencha et se mit à grimper.

Les ouvriers se mirent à rire : « Ce type est fou ! Une échelle posée par terre, il y grimpe pour faire quoi ? » En entendant les moqueries des ouvriers, il se redressa et contempla, hébété, l'échelle posée au sol.

Il se maudit dans son for intérieur : « Quel abruti ! En fait, l'échelle était posée à plat par terre, et moi j'ai passé des décennies à y grimper ! Pendant toutes ces années, je n'ai fait que ramper sur le sol ! »

¹ 升棺 *sheng guan*, « lever de cercueil » se prononce comme 升官 *sheng guan*, « monter en grade ».

Texte 2

陈力娇

CHEN Lijiao



CHEN Lijiao 陈力娇 est connue comme auteure de nouvelles, et en particulier de micro-fiction.

Née dans le Heilongjiang, elle a commencé à écrire en 1987 et ses premières publications datent de l'année suivante. En 1989, elle a été admise à l'Institut littéraire Lu Xun (鲁迅文学院) et de là dans la classe d'écriture de l'université Fudan à Shanghai (上海复旦大学), pour une période de deux ans.

L'une des premières publications qui l'ont fait connaître est un recueil de huit nouvelles courtes et quatre nouvelles « moyennes » publié en 1996 : « Le théâtre » (《戏园》) – le théâtre d'un monde triste et douloureux, un monde « normal » vu par une personne qui ne l'est pas (« Une vie de marionnettes » 《傀儡人生》) ou monde tordu vu par une petite fille de cinq ans qui aspire à se libérer des entraves de la culture maternelle.

Elle approfondit son style de satire sociale dans un autre recueil de trois nouvelles « moyennes » et treize nouvelles courtes, publié en 2002, dont le titre évoque une sorte de Comédie humaine à la Balzac, mais aussi les vignettes satiriques de Lao She (老舍) ou de Feng Jikai (冯骥才), transposées dans le Heilongjiang : « Gens du peuple » (《平民百姓》).

陈力娇，本名陈俪娇，女，曾就读于鲁迅文学院和复旦大学中文系。研究馆员，正高职。黑龙江省作家协会二、三、四、五、六届签约作家，黑龙江省作家协会全委会委员，中国作家协会会员，黑龙江省九届人大代表，中国作家协会第九届全国作代会代表。

在《小说选刊》《小说月报》《清明》《芙蓉》《北京文学》《长江文艺》《小说界》《天津文学》《山花》《飞天》《山东文学》《广西文学》《福建文学》《广州文艺》《安徽文学》《小说月刊》《北方文学》《时代文学》《黄河文学》《青春》《延河》《芒种》《佛山文艺》等全国文学期刊发表作品 300 余万字。

已出版长篇小说《草本爱情》，中短篇小说集《青花瓷碗》《非常邻里》《平民百姓》《南磨房》《戏园》，小小说集《米桥的王国》《我们爱狼》《赢你一生》《爸爸，我是卡拉》《不朽的情人》等。

宅男 陈力娇

家里有两台电脑，儿子一台，父亲一台。父亲的在南屋，儿子的在北屋。父子从不见面，从不交谈，所有的联络都通过电脑。父亲做好了饭，在 QQ 上写道，吃饭了。儿子回答，你先吃。父亲很听话，从不勉强，就先吃。吃过了，把儿子的一份放在桌上，上班去了。

儿子听到门响，知道父亲出去了，就从屋里走出来。他先上卫生间，把一泡尿歪嘴壶一样抖了出去；之后他开始洗脸，洗脸只是胡乱抹两把；再之后他就坐在饭桌前有条不紊地用早餐。

早餐很简单，就是一只蛋，一杯奶，一块早点。这些都是用微波炉热过的，如果父亲不热，他是不会热的。他很懒，父亲放在桌上什么他吃什么，父亲不放的，他从不去寻找，哪怕那东西就在冰箱或锅里，伸手可及，他也决不去触碰。他吃过饭打开电视看一会儿体育新闻，看完摇控器一扔，就又回到自己的小屋。

父亲每天都十一点回家，自妻子死后他为照顾儿子，都是早半小时回家。单位同事都知道他的儿子足不出户，一切交易在网上进行，去银行取钱在网上，交友在网上，买衣服在网上，就照顾他，给他别人没有的方便。他们说，是妻子的死对儿子有些刺激。但只有做父亲的心里明白，妻子没去世前，儿子也这样。

父亲这天中午提着两条鲫鱼进屋，一进门换掉拖鞋就开始插电饭锅。父亲都是早上走之前就把大米淘好，回来才插闸，然后做菜正赶趟。父亲做鱼好吃，葱花大料放好，还要放几根香菜，放几滴醋，还要放一撮糖。可是放糖时糖没有了，做鱼没有糖怎么行，父亲决定下楼去仓买（哈尔滨方言，即超市、小商店）买糖。

父亲关掉煤气灶去了仓买，走时父亲望了一眼儿子的房间。

父亲由于走神儿，走时忘带钥匙了。他买完糖站在单元门跟前按门铃，可是不管他怎么按，门铃怎么响，儿子就是不给他开门，无奈他只有重回仓买给儿子打电话。家里的电话儿子不接，手机也不接，父亲站在柜台前好一顿发愣。

最终他只有走了出来，直奔街头的网吧。儿子的 QQ 头像果然亮着，父亲写道，我忘记带钥匙了，我再按门铃时你给我开门，别让我在外面冻着。儿子没说行不行，给父亲一个生气的 QQ 表情。父亲管这种东西叫“黄豆”，不管怎样儿子总算答应了。

父亲在冷风中急急地走着，他出来时只穿着绒衣，仓买就在楼下，他没想到要去网吧。父亲走到自己家楼下时，几乎是一溜儿小跑，却忽然从头顶哗啦啦掉下来一件东西，险些砸在他的头上，父亲定睛一看，原来是自己的那串钥匙，儿子从窗口扔给了他。

父亲没有生气，他对儿子的举动早已习以为常，父亲有最低底线，只要儿子活着，别像妻子一样离开他，他就知足了。

父亲做好菜，上班的时间也快到了，他吃了几口鱼，扒了两碗饭，走时在电脑上给儿子留了话。告诉他，鱼，好吃极了。父亲很幽默，也给儿子留了一粒“黄豆”。那黄豆是眯眯笑的表情。

儿子吃鱼时很潦草，他的心里想着事。他想他怎样才能和小美把他们俩的事完成了。小美是他在网上认识的女朋友，两个人从没有见过面，感情却极好，谁也离不开谁。小美提出过想见见他

他不同意，他怕见了面，他们那些美好的感觉消失殆尽。

有几次他也曾想过，走出去和小美成婚，可是一想结婚后他很可能对不起小美，就打消了念头。他从小心里不愿意走出自己的屋子，屋子是他的天空和领地，他只有在自己的屋子里才感到世界的安全，他对外界没有兴趣。但是有了小美就不一样了，比如有病，自己病了，可以在网上购药，小美病了，大概网上购药就不成体统了。还有是不是得要一个孩子，小美坚持生个健康的宝宝，如果有了宝宝，那就更麻烦了，他就守不住他的宅子和他的内心了。

可是他又太爱小美了，爱到了极致。从视频上看小美长得那个美呀，笑起来那个甜呀，简直就是天上的仙女。

桌上的手机响了，这是一种特殊的语音提示，只有小美发来短信时才是这种醉人的提示。他拿起来，看到小美的话传了过来。小美说，我想你都想疯了，我在你家对面的五楼，你不出来，我就跳下去。

他一伸头，果然看到，小美极其美艳地站在五楼的楼顶。他打了个愣，也只是打了个愣。之后他就有了决定，他想找个最佳的角度，看小美如何飞燕展翅。

Un otaku *

Dans la maison il y a deux ordinateurs : un pour le fils, un pour le père. Celui du père est dans la pièce au sud, celui du fils dans la pièce au nord. Le père et le fils ne se voient jamais, ils ne discutent jamais : ils ne communiquent que par ordinateur. Quand le père a fait à manger c'est sur sa messagerie qu'il dit « A table ! ». Le fils répond « Commence sans moi ». Le père obtempère toujours, jamais de contrainte : alors il mange en premier. Quand il a mangé il met sur la table la part de son fils et s'en va au travail.

Quand le fils entend le bruit de la porte il sait que le père est parti : alors il sort de sa chambre. Il commence par aller aux toilettes : l'urine fuse comme le jet d'une théière à bec recourbé ; ensuite il se met à se laver la figure, en se passant juste négligemment la main sur le visage. Puis il se met à table et mange méthodiquement son petit déjeuner.

Le petit déjeuner est sommaire : un œuf, un verre de lait, un morceau de gâteau. Le tout à réchauffer au micro-onde : si le père ne l'a pas fait, ce n'est pas lui qui va s'en occuper. Dans sa paresse il mange seulement ce que le père a mis sur la table ; il ne va jamais chercher ce que le père n'a pas mis : même si c'est à portée de main, dans le frigo ou dans une casserole, pas question d'y toucher. Quand il a mangé il met la télé pour regarder un peu les actualités sportives ; quand il a fini il balance la télécommande et il retourne dans son cagibi.

Le père rentre chaque jour à 11 heures. Depuis la mort de sa femme il rentre une demi-heure tous les matins pour s'occuper du fils. Tous les collègues de son unité de travail savent que son fils reste enfermé chez lui, que tous ses échanges se font en ligne, que c'est en ligne qu'il va à la banque retirer de l'argent, que c'est en ligne qu'il se fait des amis, qu'il achète ses vêtements : alors le père prend soin de lui, il lui offre des facilités que les autres n'ont pas. Ils disent que c'est la mort de sa femme qui a causé un choc à son fils. Mais dans son cœur de père il sait bien, lui, que le fils était déjà comme ça avant la mort de sa femme.

Ce midi le père rentre avec deux cyprins. Aussitôt rentré il se met en pantoufles et commence par brancher le cuiseur à riz. Tous les matins avant de partir le père lave le riz : en rentrant il n'a plus qu'à brancher et après il a juste le temps de faire la cuisine. Sa recette de poisson est excellente : ciboule hachée, badiane ; ajouter quelques tiges de coriandre, quelques gouttes de vinaigre sans oublier une pincée de sucre. Mais au moment d'ajouter le sucre, plus de sucre ! Comment faire du poisson sans sucre ! Le père décide de descendre à l'échoppe (une supérette, une petite épicerie dans le dialecte de Harbin) pour en acheter.

Le père éteint la gazinière pour aller à l'échoppe. En partant le père jette un œil sur la chambre du fils.

La tête ailleurs le père en partant oublie de prendre ses clés. Une fois le sucre acheté il s'arrête à la porte de l'immeuble et appuie sur la sonnette : mais il a beau sonner, la sonnette a beau retentir, le fils ne lui ouvre pas. Il n'a pas le choix : il retourne à l'échoppe pour téléphoner au fils. Le fils ne décroche pas, il ne répond pas non plus sur son portable. Le père reste un bon moment hébété devant le comptoir.

Il n'a plus finalement qu'à sortir et à se rendre tout droit au cybercafé de la rue. Bien entendu l'icône du fils clignote sur l'écran, le père écrit : « J'ai oublié de prendre mes clés. Quand je vais resonner ouvre-moi, ne

me laisse pas dehors dans le froid. » Le fils ne dit rien, il envoie au père un emoji courroucé. Le père appelle ça un « pois jaune » ; quoi qu'il en soit le fils finit par répondre.

Le père presse le pas dans le vent glacial. En sortant il n'avait qu'un vêtement de laine : l'échoppe est juste en bas, il n'aurait pas pensé qu'il devrait se rendre au cybercafé. Le père trotte quasiment d'un trait jusqu'à son immeuble mais soudain, badaboum, quelque chose tombe du ciel et manque de s'écraser sur son crâne. Le père regarde ce que c'est : en fait c'est son trousseau de clés que le fils lui a jeté par la fenêtre.

Le père ne se fâche pas, ça fait belle lurette qu'il s'est habitué aux manières du fils. Le père ne demande vraiment pas grand-chose : du moment que le fils est vivant, qu'il ne le quitte pas comme sa femme l'a quitté, ça suffit à son bonheur.

Quand le père a préparé le repas, c'est déjà l'heure d'aller travailler ; après avoir mangé quelques bouchées de poisson et avalé deux bols de riz, au moment de partir il laisse un mot pour le fils sur son ordinateur. Il dit que le poisson est succulent. Le père ne manque pas d'humour : il laisse aussi un « pois jaune » pour le fils, celui qui rit en plissant les yeux.

Le fils mange le poisson sans faire attention, il a la tête ailleurs. Il se demande comment Xiao Mei et lui vont régler leur problème. Xiao Mei est sa petite amie, il l'a connue sur internet. Ils ne se sont jamais rencontrés mais ils s'aiment beaucoup, ils ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre. Xiao Mei lui a dit qu'elle voulait le voir, il a refusé. S'ils se rencontrent il a peur de voir s'évaporer leurs merveilleux sentiments.

Il a aussi songé plus d'une fois à quitter la maison et à se marier avec Xiao Mei ; mais l'idée qu'une fois marié il a toutes les chances de décevoir Xiao Mei lui a fait aussitôt abandonner ces projets. Au fond de lui il n'a pas envie de quitter sa chambre : sa chambre est son univers et son domaine, il lui suffit d'être dans sa chambre pour se sentir en sécurité dans le monde, le monde extérieur ne l'intéresse pas. Mais avec Xiao Mei ce n'est plus pareil : par exemple, en cas de maladie, si c'est lui qui est malade il n'y a pas de problème pour acheter des médicaments sur internet ; mais si c'est Xiao Mei qui est malade, acheter les médicaments sur le net, en gros ça ne le fait pas. Et puis est-ce qu'il faut un enfant ? Xiao Mei veut absolument un petit trésor débordant de vie. Mais avec un petit trésor c'est encore plus gênant : qu'advient-il de sa maison et de son intimité ?

D'un autre côté il aime tellement Xiao Mei ! On ne peut pas être plus amoureux. Sur les vidéos elle est si jolie ! Son sourire est si doux ! Elle est tout simplement divine...

Le portable sur la table se met à sonner. C'est une alerte vocale particulière qui retentit : c'est seulement quand il reçoit un SMS de Xiao Mei que se fait entendre cette alerte délicieuse. Il prend le téléphone et voit s'afficher le message de Xiao Mei. Xiao Mei lui dit : « Tu me manques, tu me manques à la folie. Je suis au 5ème étage en face de chez toi. Puisque tu ne sors pas, eh bien je vais faire un saut. »

Il tend la tête : Xiao Mei est bien là éclatante de beauté en haut de l'immeuble de cinq étages. Il reste abasourdi, juste abasourdi. Puis il se décide à choisir le meilleur point de vue pour voir Xiao Mei déployer ses ailes comme une hirondelle en vol.

** Issu de la culture manga ce terme n'a pas (encore ?) d'équivalent en français. Il désigne ces jeunes gens complètement désocialisés, essentiellement des garçons, dont l'univers ne va pas au-delà de l'écran d'un ordinateur.*

Texte 3

莫言

Mo Yan



Celui qui était encore **Guan Moye** (管谟业) est né en février 1955 à Gaomi (高密), à l'est de la province du Shandong, en bordure de la presqu'île de Jiaodong (胶东半岛).

Il se trouve que, par le plus grand des hasards, Gaomi se trouve à quelques kilomètres de Zichuan (淄川), aujourd'hui partie de Zibo, où, en 1640, naquit Pu Songling (蒲松龄), auteur des "Contes étranges du studio du bavard" *Liaozhai Zhiyi* 《聊斋志异》, dont le style n'est pas étranger à celui de son voisin et confrère.

Ceci est cependant presque anecdotique. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est l'importance qu'ont gardée pour Mo Yan ses années d'enfance, marquées par la période du Grand Bond et la Révolution culturelle en et la place primordiale dans son œuvre de son Gaomi natal, devenu aussi emblématique que Macondo pour Gabriel García Márquez, sauf que Macondo était une pure création.

Ce petit paysan de Gaomi est ensuite devenu un grand écrivain, couronné du prix Nobel de littérature le 11 octobre 2012. Son style se caractérise par son traitement très libre de thèmes comme le sexe, le pouvoir, la politique, décrivant sans détour mais non sans humour les méandres psychiques et physiques de la Chine contemporaine.

莫言，原名管谟业，1955 年 2 月 17 日出生于山东省高密市东北乡文化发展区大栏平安村，中国作家协会副主席、2012 年诺贝尔文学奖获得者，亦是第一个获得诺贝尔文学奖的中国籍作家。

1981 年，开始发表作品《春夜雨霏霏》，1984 年，因《透明的红萝卜》而一举成名。1986 年，在《人民文学》杂志发表中篇小说《红高粱家族》引起文坛极大轰动。1987 年担任电影《红高粱》编剧，该片获得第 38 届柏林国际电影节金熊奖。

2011 年凭借小说《蛙》获得茅盾文学奖。2012 年获得诺贝尔文学奖。获奖理由是：通过幻觉现实主义将民间故事、历史与当代社会融合在一起。2013 年，担任网络文学大学名誉校长。2014 年，获颁香港中文大学荣誉文学博士学位。2016 年，当选中国作家协会第九届全国委员会副主席。2017 年，获香港浸会大学荣誉文学博士学位。同年 12 月，凭借作品《天下太平》获“2017 汪曾祺华语小说奖”短篇小说奖。2019 年，创作的《等待摩西》获得第 15 届十月文学奖短篇小说奖。

莫言因一系列乡土作品充满“怀乡”“怨乡”的复杂情感，被称为“寻根文学”作家。据不完全统计，莫言的作品至少已经被翻译成 40 种语言。

马语 莫言

像一把粗大的鬃毛刷子在脸上拂过来拂过去，使我从睡梦中醒来。眼前晃动着一个巍然的大影子，宛如一堵厚重的黑墙。一股熟悉的气味令我怦然心动。我猛然惊醒，仰脸望着它——亲密的朋友——那匹黑色的、沉重的、心事重重的、屁股上烙着“z99”字样的、盲目的、据说是从野战军里退役下来的、现在为生产队驾辕的、以力大无穷、任劳任怨闻名乡里的老骡马。

“马，原来是你啊！”我从草垛边上一跃而起，双臂抱住了它粗壮的脖子。它脖子上热乎乎的温度和浓重的油腻气味让我心潮起伏、热泪滚滚，我的泪珠在它光滑的皮上滚动。它耸耸削竹般的耳朵，用饱经沧桑的口气说：“别这样，年轻人，别这样，我不喜欢这样子，没有必要这样子。好好地坐着，听我跟你说话。”

我端详着这个三十多年没有见面的老朋友。

它依然是当年的样子：硕大的头颅、伟岸的身躯、修长的四肢、瓦蓝的四蹄、蓬松的华尾、紧闭着的、不知道什么原因盲了的双目。于是，若干的情景就恍然如在眼前了。

我曾经多次揪它的尾毛做琴弓，它默然肃立，犹如一堵墙。我多少次坐在它宽阔平坦的背上看小人书，它一动也不动，好像一艘搁浅了的船。我多少次为它轰赶吸它鲜血的苍蝇和牛虻，它冰冷无情，连一点谢意都不表示，宛如一尊石头雕像。我多少次对着邻村的小孩子炫耀着它，编造着它的光荣的历史，说它曾经驮着兵团司令冲锋陷阵，立下过赫赫战功，它一声不吭，好像一块没有温度的铁。我多少次向村子里的老人请教，想了解它的历史，尤其想知道它的眼睛是怎样瞎的——无人告诉我——我多少次猜测它瞎眼的经过，我多少次抚摸着它的脖子问它：马啊马，亲爱的马，告诉我，你的眼睛是怎么瞎的，是炮弹皮子崩瞎的吗？是害红眼病弄瞎的吗？是老鹰把你啄瞎的吗？——任我千遍万遍地问，它不回答。

“我现在回答你。”马说。马说话时柔软的嘴唇笨拙地翻动着，不时地显露出被谷草磨损了的雪白的大牙。从它的口腔里喷出来的腐草的气味熏得我昏昏欲醉。它的声音十分沉闷，仿佛通过一个曲折漫长的管道传递过来的。这样的声音令我痴迷，令我陶醉，令我惊悚，令我如闻天籁，不敢不认真听讲。

马说：“你应该知道，日本国有一个著名的关于眼睛的故事。琴女春琴被人毁容盲目后，她的徒弟、也是她的情人佐助，便自己刺瞎了眼睛。还有一个古老的故事，俄狄浦斯得知自己杀父娶母之后，悔恨交加，自毁了双目。你们村子里的马文才，舍不下新婚的媳妇，为了逃避兵役，用石灰点瞎了双目。这说明，世界上有一类盲目者，为了逃避，为了占有，为了完美，为了惩罚，是心甘情愿地自己把自己弄瞎了的。当然，我知道你对他们不感兴趣，你最想知道的，是我为什么瞎了眼睛……”马沉吟着，分明是让这个话题勾起了它的无限辛酸的往事。我期待着，我知道在这种时刻说什么都是多余的。马说：

“几十年前，我的确是一匹军马，我屁股上的烙印就是证明。用烧红的烙铁打印记时的痛苦至今还记忆犹新。我的主人是一个英武的军官。他不仅相貌出众，而且还满腹韬略。我对他一往情深，如同恋人。有一天，他竟然让一个散发着刺鼻脂粉气息的女人骑在我的背上。我心中恼怒，精力分散，穿越树林时，撞在了树上，把那个女人折了下来。军官用皮鞭抽打着我，骂我‘你这匹瞎马’！……从此，我决定再也不睁开我的眼睛……”

“原来你是装瞎！”我从麦草垛前一跃而起。

“不，我瞎了……”马说着，调转身，向着那漫漫无尽的黑暗的道路，义无反顾地走去。

(Publié dans l'édition étrangère du magazine 散文)

Récit d'une jument

Quelque chose effleurait mon visage telle une large brosse à crinière, ce qui me sortit de mes rêves. Devant moi se balançait une grande ombre majestueuse tel un épais mur noir. Une odeur familière fit palpiter mon cœur. Je me réveillai en sursaut, levai la tête et l'aperçus : cette amie intime, à la robe noire, à la démarche pesante, au cœur lourd, avec les caractères z99 marqués sur la cuisse. Elle était aveugle, aurait autrefois servi comme cheval de bataille, et tirerait aujourd'hui un attelage pour la brigade de production. Elle était d'une force sans limite, travaillait continuellement sans broncher, cette vieille jument qu'au village tout le monde connaissait.

« Ma jument ! » Je bondis de la botte de foin où je dormais et enlaçai son encolure puissante. Sa chaleur et sa forte odeur grasse firent surgir en moi une vague d'émotions. J'éclatai en sanglots et mes larmes coulèrent sur sa peau lustrée. Elle remua ses oreilles pointues comme des tiges de bambou aiguisées et dit d'une voix qui laissait entendre toutes les vicissitudes qu'elle avait éprouvées : « Ne fais pas ça, jeune homme, ne fais pas ça. Je n'aime pas quand tu fais ça, c'est inutile. Assieds-toi, et écoute ce que j'ai à te dire. »

Je fixai du regard cette vieille amie que je n'avais plus vue depuis plus de trente ans.

Elle n'avait pas changé depuis tout ce temps : sa tête était énorme, sa carrure imposante, ses quatre jambes étaient longues et fines, ses quatre sabots azurés, sa magnifique queue était touffue, ses yeux, dont elle avait mystérieusement perdu l'usage, étaient entièrement fermés. Quelques scènes du passé apparurent alors devant mes yeux.

Combien de fois n'ai-je pas, autrefois, arraché les crins de sa queue pour les fixer sur mon archet. Elle se tenait alors solennellement, silencieusement, comme un mur. Combien de fois ne suis-je pas monté sur son dos large et plat pour lire des bandes dessinées. Elle restait alors immobile, comme un bateau échoué. Combien de fois n'ai-je pas chassé les mouches et les taons qui lui suçaient sang. Elle restait alors de glace, ne me témoignant aucune gratitude, tout comme une statue de pierre. Combien de fois ne l'ai-je pas fait parader devant les enfants des voisins, lui inventant un passé glorieux. Je leur racontais comment, jadis, elle avait chargé l'ennemi, le commandant de l'armée sur le dos, et tous ses autres exploits militaires. Elle restait alors silencieuse, tout comme le fer froid. Combien de fois n'ai-je pas demandé aux anciens du village de me raconter son histoire, et plus particulièrement ce qui avait provoqué sa cécité. Mais personne ne me répondait. Combien de fois n'ai-je pas essayé de deviner comment elle était devenue aveugle, combien de fois ne lui ai-je pas demandé en lui caressant le cou : « Ô jument, ma jument chérie, dis-moi, comment as-tu perdu la vue ? Est-ce des éclats d'obus qui t'ont percé les yeux ? Est-ce la conjonctivite qui t'a rendue aveugle ? Est-ce un aigle qui t'a crevé les yeux avec son bec ? » J'avais eu beau lui demander encore et encore, elle ne m'avait jamais répondu.

« Je vais te répondre maintenant », dit la jument. Quand elle parlait, ses lèvres molles remuaient maladroitement et laissaient par moment apparaître des incisives blanches abîmées par la paille. Un jet d'odeur de foin digéré que sa bouche émanait me fit tourner la tête. Sa voix était très mélancolique, comme

si elle avait traversé un conduit sinueux interminable. Ce son m'obsédait, m'intoxiquait, m'horrifiait, me donnait l'impression d'une musique céleste, je me sentais obligé de l'écouter attentivement.

« Cette histoire japonaise sur les yeux ne t'est certainement pas inconnue : après que Shunkin, une joueuse de koto, se fait défigurer et perd la vue, son élève et amant Sasuke décide de se crever les yeux. Par ailleurs, dans le mythe antique, lorsqu'il se rend compte qu'il a tué son père afin de marier sa mère, Œdipe est pris de remords et se perce les yeux. Dans votre village aussi, Ma Wencai, jeune marié, qui ne pouvait se résoudre à quitter sa femme, s'est brûlé les yeux à la chaux pour éviter le service militaire. Comme tu vois, parmi les aveugles de ce monde, certains sont prêts à s'ôter la vue pour fuir, pour posséder, pour atteindre la perfection, pour punir. Bien sûr, je sais que ce ne sont pas leurs récits qui t'intéressent. Ce qui t'importe le plus, c'est de savoir comment moi j'ai perdu la vue. » La jument songea un moment. Cette question lui rappelait manifestement son passé infiniment douloureux. J'attendais avec impatience, je savais qu'à cet instant, toute parole de ma part serait superflue. La jument reprit :

« Il y a quelques dizaines d'années, j'étais en effet un cheval de guerre, comme en témoigne la marque sur ma cuisse. Je garde encore un vif souvenir de la douleur que j'ai ressentie lorsque l'on m'a marquée au fer rouge. Mon propriétaire était un officier à l'allure martiale. Il avait non seulement un physique exceptionnel, mais était également un fin stratège. J'en étais profondément éprise, comme d'un amant. Un jour, il laissa monter sur mon dos une femme qui empestait le maquillage. Je bouillonnais de l'intérieur, la colère m'absorba à tel point qu'en traversant la forêt, je me heurtai à un arbre. La femme chuta. L'officier me battit alors à coups de fouet tout en m'insultant : « vieille carne aveugle ! » Dès lors, j'ai décidé de ne plus jamais ouvrir les yeux. »

« Tu faisais donc semblant d'être aveugle ! » Je bondis de devant la botte de foin.

« Non, je suis bel et bien aveugle... » Tout en parlant, la jument se retourna et s'enfonça d'un pas décidé dans l'obscurité infinie.

Texte 4

朵拉

Duo La



Duo La 朵拉, de son vrai nom **LIN Yue Si** 林月丝, est une écrivaine malaisienne née à Penang, au nord-ouest de la Malaisie, dans une famille originaire du district de Hui'an dans le Fujian (福建惠安).

C'est son grand-père qui a emmené la famille en Malaisie, mais sans couper les liens avec le continent. Lin Yuesi a reçu une éducation en chinois pendant six ans, ensuite, dans le secondaire, l'enseignement était en anglais, mais elle a conservé son intérêt pour le chinois. Un jour, dans les années 1980, elle fut surprise et choquée de recevoir une lettre d'une vieille amie écrite à l'ordinateur. Vivant loin de ses racines, elle est restée d'autant plus attachée à la préservation de la culture chinoise ancienne, à commencer par la calligraphie, mais aussi la peinture qu'elle a apprise en autodidacte car il n'y avait pas d'écoles en Malaisie de son temps.

Peintre aujourd'hui reconnue, Lin Yuesi est également une écrivaine de renom au sein de la littérature malaisienne d'expression chinoise (*Mahua wenxue* 马华文学). Elle a commencé par écrire des essais, mais sans parvenir à exprimer ce qu'elle voulait : il lui fallait développer des histoires, comme un scénario, elle s'est donc tournée vers la nouvelle, en décrivant le monde autour d'elle, la famille, les amis, les voisins. Spécialiste de micro-fiction, elle est membre de l'Association de recherche sur la micro-fiction de langue chinoise de Zhengzhou présidée par Ling Dingnian (凌鼎年). Elle a publié une cinquantaine de recueils de nouvelles, de micro-fiction ainsi que d'essais. Elle dirige la maison d'édition malaisienne Palm Publishing House (《棕榈》).

Sa renommée s'est étendue dans la diaspora chinoise. Certains de ses textes sont inclus dans des manuels scolaires de lycées et collèges, à Hong Kong et à Singapour. En 1994, sa nouvelle « Le miroir sur la passerelle » (《行人道上的镜子》), publiée par l'Association des écrivains de Malaisie, a été adaptée au cinéma par un réalisateur japonais.

朵拉，原名林月丝，马来西亚籍贯华人，出生于马来西亚槟城，祖籍福建惠安。专业作家、画家。马来西亚华文作家协会理事、马来西亚华人文化协会霹雳州副主席、世界华文微型小说研究会理事。曾为马来西亚多家报纸杂志及美国纽约《世界日报》、台湾《人间福报》撰写副刊专栏。

朵拉，原名林月丝，马来西亚籍贯华人，出生于马来西亚槟城，祖籍福建惠安。专业作家、画家。马来西亚华文作家协会理事、马来西亚华人文化协会霹雳州副主席、世界华文微型小说研究会理事。曾为马来西亚多家报纸杂志及美国纽约《世界日报》、台湾《人间福报》撰写副刊专栏。曾任马来西亚棕榈出版社社长、《蕉风》文学双月刊执行编辑、《清流》文学双月刊执行编辑。出版过短篇小说集、微型小说集、散文随笔集、人物传记等 29 本。作品被译成日文、马来文等。

那日有雾 朵拉

你是在考验我的容量和气度吗？”当她这样问的时候，她有些惊奇自己为什么还能够微笑。他没有回答。

她不看他，怕他尴尬，不要他为难。

她把头转过去，看玻璃门外的大雾。

今日有大雾。

天气预报没有报告，是突然来的大雾。

他们曾经在山上遇过大雾。

当日山里一片晴朗，那个时候他们才刚刚开始。

也许应该是，她才刚刚开始。

之前他给她电话，给她电邮，她不放心上。

她心里有别人。

坚持两年多，他终于把放在她心上的那个男人驱逐出境。

从别人那儿攫取了过来，不容易，在所有的女人之中，她花他最长的时间，他因此格外珍惜。

人的性格很难改变。古代的人说这叫本性难移。她当然也听过。但她当时没有想到。

在山上遇雾，他们在餐厅外喝茶。

山上的餐厅刻意把咖啡厅设置在后边，坐着喝咖啡时可以看到山下秀丽的风景，整个城市和大海都在视线里，有居高临下的宏观视野。

户外种植很多不同种类的花树，大部分都是悬挂类的攀藤花。女人就是那样的花吗？无法自己独立成长，必须攀附在其他大树或者柱子上，才能生长得茂盛、花开得灿烂？

看来那大树和结实的柱子，是爱情。

女人要有爱情，才能够绽放盛开。

在山上望山下，市区里一些醒目的大厦，比如著名的银行高楼，那些仿佛非常熟悉的地方，在从上边俯瞰时，又是另一番景象。

任何事情都应该从多角度去观看和思考。

对人也是一样。

时常在一起的人，我们以为非常了解，突然发现不是，一如走得好好的楼梯，一级一级地，没想到一脚踩下，突然一个悬空。

还没有跌倒之前，心先掉了下去。

那掉下去的感觉，比跌倒还可怕。

如果之前预先知道会踩个空，她还愿意爬那楼梯吗？

除非在楼梯上面有非常吸引她的东西。

非常吸引她的？

和所有的女人一样吧，只有爱情。

付出的时候，就是在爬楼梯。

一级，一级，一级。越来越靠近了，突然，意外地发现，一个踉跄，掉了下去，或者说，滚了下去，待一个回神，发现自己又回到楼梯下。

不知所措。

甚至站不起来。

太痛了。

不知道哪里受伤，不知道究竟发生了什么事，但就是痛。

从身体痛到心里。

痛让她考虑，她还要不要开始爬楼梯，同一个楼梯。

“你是在考验我的容量和气度吗？”当她这样问的时候，她有些惊奇自己为什么还能够微笑。他没有回答。

他不看他，怕他尴尬，把头转过去，看玻璃门外的大雾。

今日有大雾。

天气预报没有报告，是突然来的大雾。

看着雾，少有的烟雨朦胧的天气，极少行人打伞，大家似乎也不在意小小的雨，在雾中行走，步伐并没有慢下来，照平常一样地匆促。

她回过头来，看他。

他没有出声。

然后她才发现，其实她的问题，还在自己口里，并没有提出来。

是不敢？是不要？

也许，答案早就在她的心里。

没有听到，正如没有见到，可以表示不存在吗？

她想起山上那雾中的攀藤花，在雾中看花，永远多一层迷蒙的美。

“你是在考验我的容量和气度吗？”她仍然还没有开口，问出来以后，便是拨开云雾的时候吗？

(Publiée à Shanghai le 11 octobre 2013)

Ce jour de brouillard

« Est-ce que tu testes les limites de ce que je peux endurer ? » Elle s'étonne de pouvoir poser cette question en gardant le sourire.

Il ne répond pas.

Elle a peur qu'il soit mal à l'aise et ne le regarde pas, pour ne pas le gêner davantage.

Elle tourne la tête et voit l'épais brouillard à travers la porte vitrée. Les prévisions météo ne l'avaient pas annoncé, il est apparu subitement.

Ils ont déjà rencontré du brouillard par le passé.

C'était à la montagne et le soleil brillait d'abord ce jour-là. A cette époque, ils venaient de commencer leur relation.

Ou plutôt, elle venait de la commencer.

Lui, il l'appelait et lui avait écrit des messages avant cela, mais sans qu'elle n'en fasse grand cas.

Elle aimait un autre homme.

Il ne se découragea pas pour autant et, après plus de deux ans, parvint enfin à chasser l'autre homme de son cœur. Cela avait été difficile de la lui prendre. De toutes les femmes qu'il avait eues, elle lui avait pris le plus de temps, il la chérissait donc tout particulièrement.

On ne change que très difficilement qui l'on est. « Chassez le naturel, il revient au galop », elle connaissait bien sûr ce dicton, mais sans le considérer en ce temps-là.

Ils buvaient du thé sur la terrasse d'un restaurant de montagne lorsque le brouillard se leva.

La terrasse avait été érigée de sorte à offrir une vue magnifique sur le paysage au pied de la montagne lorsqu'on s'y asseyait pour boire un café. De cet observatoire dominant, on voyait toute la ville et la mer.

De nombreuses espèces de fleurs poussaient alentour, dont la plupart étaient des plantes grimpantes. Les femmes sont-elles comme ces fleurs, ne pouvant s'élever seules et devant s'accrocher à un arbre ou à un pilier pour pouvoir croître et fleurir ?

Il semblerait que cet arbre ou ce pilier, c'est l'Amour. Et les femmes en ont besoin pour s'épanouir.

En regardant en contrebas de la montagne, quelques grands bâtiments de la ville attiraient le regard, comme la fameuse tour de la banque. Tous ces lieux si familiers offraient un tout autre spectacle lorsqu'on les regardait de haut.

On devrait pouvoir considérer chaque chose de différents points de vue. Les gens aussi.

En étant très souvent ensemble, on croit que l'on se connaît bien. Mais, tout à coup, on réalise que ce n'est pas le cas. C'est comme si l'on montait tranquillement un escalier, marche après marche, et que soudain, sans s'y attendre, on faisait un pas dans le vide.

Avant même de tomber par terre, le sentiment qui s'empare de son cœur lorsque le sol se dérobe sous ses pieds est plus terrible que la chute.

Si elle avait su qu'elle risquait de faire ce pas dans le vide, aurait-elle tout de même voulu monter ces marches ?

Sauf que ce n'est que tout en haut que se trouve ce qu'elle désire, elle, et toutes les femmes d'ailleurs: l'Amour.

S'engager dans une relation, c'est comme monter un escalier. On se rapproche, pas à pas. Mais tout à coup, on chancèle, on trébuche, puis on dégringole même. Lorsqu'on retrouve ses esprits, on réalise que l'on est retombé en-bas de l'escalier.

Désespéré.

Incapable de se relever.

Tout endolori.

On ne sait pas où l'on s'est blessé, on ne sait même pas ce qui s'est passé, mais on a mal. Et la douleur nous pénètre jusqu'au plus profond du cœur.

Cette douleur la fait se demander si elle veut vraiment remonter l'escalier, ce même escalier.

« Est-ce que tu testes les limites de ce que je peux endurer ? » Elle s'étonne de pouvoir poser cette question en gardant le sourire.

Il ne répond pas.

Elle ne le regarde pas, de peur qu'il soit mal à l'aise. Elle tourne la tête et regarde l'épais brouillard à travers la porte vitrée. Les prévisions météo ne l'avaient pas annoncé, il est apparu subitement.

Dans ce mélange inhabituel de brume et de pluie, très peu de passants portent un parapluie. Ils marchent comme s'ils ne remarquaient pas cette bruine légère, sans ralentir le pas, pressés comme à leur habitude.

Elle ramène son regard et le pose sur lui.

Il reste silencieux.

Elle réalise alors que la question n'a pas encore franchi ses lèvres.

Est-ce parce qu'elle n'ose pas ? Ou ne veut pas ?

C'est peut-être que la réponse est déjà là, dans son cœur.

Une chose que l'on n'a pas vue ni entendue, se pourrait-il qu'elle n'existe pas ?

Elle repense aux plantes grimpantes à la montagne, et à la beauté indistincte qui voile toujours les fleurs lorsqu'on les regarde dans le brouillard.

« Est-ce que tu testes les limites de ce que je peux endurer ? »

Elle n'a toujours pas ouvert la bouche. Quand elle aura parlé, le moment sera-t-il alors venu de sortir de ce brouillard ?

Texte 5

凌鼎年

LING Dingnian



LING Dingnian 凌鼎年 est l'un des maîtres du courant de littérature de micro-fiction (微小说) ou de mini-nouvelles (小小说) qui s'est développé en Chine depuis le début des années 1990.

Tel qu'il se décrit, il apparaît presque comme un personnage de fiction. Ce que l'on sait de lui vient de sa micro-autobiographie (微自传), forme parfaitement adaptée à un maître de la micro-fiction. Elle ressemble à un recueil de mini-récits hauts en couleur et fait partie de l'ouvrage publié en novembre 2014 qu'il a lui-même édité : « Micro-autobiographies des auteurs de micro-fiction en langue chinoise du monde entier » (《世界华文微型小说作家微自传》).

Après avoir écrit de la poésie et des essais, il se spécialise dans le récit court. Ce sont des histoires inspirées de ses observations de la vie autour de lui, avec un grand sens de la couleur locale et de la psychologie de ses personnages. On ne peut exclure l'influence de son ancêtre Ling Menchu, maître de la forme courte en son temps avec son contemporain Feng Menglong (冯梦龙).

Il est aussi célèbre dans le monde de la diaspora chinoise qu'en Chine même. Le plus bel éloge qui lui a été décerné est celui du professeur Shi Zhanjun (施战军), rédacteur en chef de la revue « Littérature du peuple » (《人民文学》), qui a dit : « Selon moi, Ling Dingnian est à la micro-fiction ce que Li Bai est à la poésie Tang ». (“在我感觉里，凌鼎年与微型小说的关系，相当于李白与唐诗的关系”).

凌鼎年，1951年6月10日生于江苏太仓。祖籍浙江湖州，上海第二教育学院中文系毕业。目前为太仓市政府侨办副主任。出版《书香小札》等15本集子，其中《秘密》《悬念》《再年轻一次》《凌鼎年小小说》《小小说杂谈》《凌鼎年选评本》《凌鼎年小小说创作谈》等七本为微型小说专著，是目前我国出版微型小说个人专著最多的一位作家。凌鼎年的微型小说被翻译成英文、法文、日文、德文等，被介绍、发表在美国、英国、法国、德国、加拿大、澳大利亚、日本、新加坡、马来西亚、泰国、菲律宾、文莱、毛里求斯、印尼、台港澳等17个国家与地区。

茶垢 凌鼎年

史老爹喝茶大半辈子，喝出了独家怪论：“茶垢，茶之精华也！”

故而，他那把紫砂茶壶是从来不洗不擦的。因常年在手里摩挲，壶身油腻腻，紫黑里透亮。揭开壶盖，但见壶壁发褐发赭，那厚厚的茶垢竟使壶内天地瘦了一大圈呢。

莫看此壶其貌不扬邈里邈邈，却是史老爹第一心爱之物。从不许他人碰一碰，更不要说让喝壶中之茶了。

据说此壶乃传之于史老爹祖上有位御笔亲点的状元之手。更有一说录此备考：即此壶较之一般茶壶有不可同日而语的两大特色。其一，任是大暑天，此壶所泡之茶，逾整日而原味，隔数夜而不馊；其二，这也是绝无仅有的——因茶垢厚实，若是茶叶断档，无妨，白开水冲下去，照样水色如茶，其味不改。

史老爹曾不无炫耀地说过：“如此丰厚之茶垢，非百年之积淀，焉能得之？！壶，千金可购；垢，万金难求。此壶堪称壶之粹，国之宝……”

史老爹喜欢端坐在那把老式紫檀木太师椅上，微眯着眼，轻轻地呷上一口，让那苦中蕴甘的液体滋润着口腔，然后顺着喉道慢慢地滑下去，他悠悠然品着，仿佛在体会着祖上所遗精华之韵味，简直到了物我两忘的境界。

去年夏天，史老爹在上海工作的小儿子带了放暑假的女儿清清回古庙镇来探望老人。

清清读二年级，长得天真可爱。史老爹一见这天使般的孙女，自是高兴不尽。大概他太喜欢这孙女了，竟破天荒地想让孙女喝一口紫砂壶中的茶。哪料到清清一见这脏兮兮的紫砂壶，直感恶心。她推开紫砂壶说：“爷爷，你不讲卫生，我不喝。”

“你不喝我喝。”史老爹有滋有味地呷着品着。

第二天一早起来，史老爹照例又去拿紫砂壶泡茶。谁知不看犹可，一看刹那间两眼发直，腮帮上的肉颤抖不已，嘴巴张得大大的，如同傻了似的——原来那把紫砂壶被清洗得干干净净，里面的百年茶垢荡然无存。

僵立半晌后，史老爹突然发出撕心裂肺般的叫喊：“还我茶垢！还我……”

随着这一声喊，史老爹突然血窜脑门，痰塞喉头，就此昏厥于地。

清清又惊又怕，委屈得直抹眼泪。

一阵忙乎后，清清父亲赶紧用紫砂壶泡了一壶茶，小心翼翼地捧到老人面前。

恍恍惚惚中回过气来的史老爹一见紫砂壶，顿时如溺水者抓到了什么，一把抢过紫砂壶，紧紧地贴在胸口。许久，他泪眼迷糊地呷了一口。哪晓得茶才入口，即刻乱吐不已。眼神一下子黯然失色。手，无力地垂了下来，面如死灰似的。惟听得他气若游丝，喃喃地吐出：“不是这味！不……是……这……味……不……是……这……味……”

(Originellement publiée dans le journal 中国煤炭报 le 8 novembre 1988)

La Quintessence du thé

Le père Shi boit du thé depuis toujours. A force d'en boire, il y a des choses étranges qu'il est le seul à proférer : le tanin est la quintessence du thé.

De ce fait, il ne nettoie jamais sa théière en terre de couleur aubergine. Sous le frottement de ses mains, le corps de la théière est devenu lustré et brillant. Lorsque l'on ôte le couvercle, on découvre des parois prenant des teintes brunâtres, et des épais résidus réduisant fortement sa contenance.

Mais ne vous fiez pas aux apparences, cette théière nauséabonde occupe une place de choix dans le cœur du père Shi. Il ne permet à personne d'y toucher et encore moins d'en boire le thé.

On raconte qu'elle viendrait d'un ancêtre du père Shi qui avait été désigné premier aux examens mandarinaux par l'empereur en personne. Ajoutons encore qu'elle se distingue des autres théières par deux caractéristiques. La première, si l'on y fait du thé lors de grandes chaleurs, celui-ci garde son goût original un jour entier et n'est pas avarié même après plusieurs nuits. La deuxième est aussi une chose unique en son genre : Si l'on est à court de feuilles de thé, pas lieu de s'inquiéter, grâce à son massif dépôt de thé, il suffit d'y verser de l'eau bouillante et laisser infuser. Son goût et sa couleur n'en seront pas affectés.

Le père Shi n'allait pas sans se vanter : « Un tanin de thé si somptueux, accumulé pendant des centaines d'années, où trouve-t-on cela ? On peut acheter des théières pour mille pièces d'or mais un tanin de thé, même pour un grand prix, impossible d'en trouver. Ma théière peut être considérée comme un trésor national. »

Il appréciait de s'asseoir bien droit sur un vieux fauteuil en bois de santal rouge, yeux mi-clos, buvant par petites gorgées, laissant ce liquide amer puis sucré, humidifier son palais et glisser ensuite gentiment le long de sa gorge. Il savourait ce breuvage comme s'il se faisait une idée précise de l'essence laissée par ses ancêtres, et se plongeait dans la béatitude de l'extase.

L'année dernière, pendant les vacances d'été, son fils cadet, qui travaille à Shanghai, est revenu au bourg de Gumiao, pour lui rendre visite avec sa fille Qingqing.

Qingqing était alors en deuxième année. Elle était adorable et innocente. Le père Shi fut naturellement ravi à la vue de ce petit ange. Parce qu'il l'adorait – chose jamais vue auparavant – il voulut lui proposer de boire du thé de sa précieuse théière. Comme on pouvait s'y attendre, après un coup d'œil à cet objet répugnant, elle eut tout de suite la nausée. Elle en souleva le couvercle et dit :

– Grand-père ! Tu n'as aucune hygiène ! Je bois pas de ça !

– Si tu ne le bois pas, moi je le bois.

Par petites gorgées, il savoura ce thé avec délectation.

Le lendemain matin, comme à son habitude, il alla prendre sa théière. Un instant plus tard, il était-là, hébété, yeux écarquillés, joues tremblantes comme une feuille, bouche grande ouverte : la théière avait été nettoyée bien proprement et la couche de résidus de plusieurs centaines d'années avait complètement disparu.

Le père Shi resta un long moment comme pétrifié puis émis soudain un cri de douleur : « Rendez-moi le tanin du thé... Rendez le moi... » Puis il devint tout blanc, du mucus boucha sa gorge et il s'évanouit. Qingqing eut très peur. Sous la culpabilité, elle frottait ses yeux pleins de larmes. Un instant plus tard, son père fit infuser du thé dans la théière en terre et l'apporta au père Shi avec la plus grande minutie.

Confus, reprenant ses esprits à la vue de celle-ci, comme quelqu'un en train de se noyer agripperait une bouée, il arracha aussitôt la théière des mains de son fils et la tint contre sa poitrine. Pendant un certain temps, il avala le thé les yeux pleins de larmes. Dès que le breuvage entra dans sa bouche, il le recrachait immédiatement, insatisfait. Ses yeux avaient perdu leur couleur, ses mains pendaient sans force, son visage était pâle comme celui d'un mort. On l'entendait seulement respirer faiblement et maugréer : « Ce n'est pas ce goût-là... Ce n'est pas ce goût-là... »